

Les possibles faux pas de la culture « émergente » *Blue Ruin*, États-Unis / France, 2013, 1 h 30

Pierre-Alexandre Fradet

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73064ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

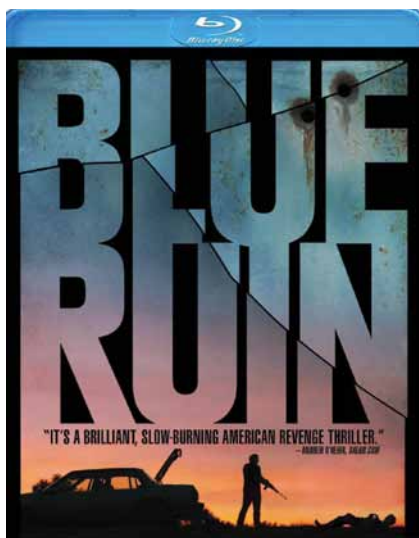
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2014). Review of [Les possibles faux pas de la culture « émergente » / *Blue Ruin*, États-Unis / France, 2013, 1 h 30]. *Séquences*, (293), 38–38.



Blue Ruin

Les possibles faux pas de la culture « émergente »

Tout laissait présager le meilleur. Fort de plusieurs nominations dans des compétitions prestigieuses, dont celles de Sundance et de Toronto, le long métrage de Jeremy Saulnier lui avait valu le Prix FIPRESCI à Cannes avant de s'attirer les éloges d'un impressionnant nombre de critiques. Si son mode de financement participatif mérite sans doute des salutations, on peut déplorer la relative complaisance avec laquelle plusieurs ont commenté l'œuvre.

Pierre-Alexandre Fradet

Les premières scènes ne sont pas sans attirer l'attention. Dwight, un homme mystérieux aux cheveux longs et à la barbe hirsute, profite de l'absence des propriétaires d'un domicile bien rangé pour faire le plein d'énergie. Dès que les habitants rentrent au bercail, il prend la fuite et s'enfonce dans sa voiture, où il vit. D'où vient cet homme ? Qu'est-ce qui explique son état lamentable ? Là où bon nombre de westerns auraient préféré taire son passé et le laisser s'exprimer par l'agir, l'œuvre de Jeremy Saulnier ruine l'énigme en révélant tout par la parole. Qu'on nous comprenne bien : le film demeure sans accrocs pendant de longues minutes, privilégiant le geste au mot et l'expression faciale au dialogue. Mais dès que Saulnier prend à tâche d'expliquer en détail ce qu'il montre, il perd de vue son rôle de cinéaste au profit de celui (mal assumé) de parolier didactique.

Tout se passe à vrai dire comme si Jeremy Saulnier avait voulu en faire à la fois trop et pas assez. Trop, parce qu'il s'empresse d'éclaircir à l'excès par le verbe ce qui est à la base du désir de revanche du personnage principal. Pas assez, parce qu'aucun flashback visuel ne vient soutenir concrètement les propos dudit personnage. Au final, malgré sa volonté d'injecter du « contenu », le film demeure dans la confusion et échoue à pénétrer le thème de la vengeance – encore plus peut-être que *Murder Party*, précédent opus du réalisateur. *Blue Ruin* porte en effet sur la vengeance, mais qu'apporte-t-il au juste à ce sujet ? Bien peu de chose d'un point de vue filmique, tant l'abstraction langagière finit par recouvrir la concrétude gestuelle. On peut tout au moins mesurer ici à quel point les costumes et le maquillage sont constitutifs de l'appréciation critique d'un rôle. Tant que Dwight préserve sa barbe et son air négligé, il exerce un pouvoir de fascination, mais dès que ses attributs disparaissent, il quitte sa zone d'indiscernabilité et s'ancre dans une posture dépourvue d'intérêt.

Il est tentant et aisé de soutenir de jeunes cinéastes dont les méthodes de financement sont censées garantir un gain d'indépendance. La tentation est légitime lorsque l'œuvre commentée vaut son pesant d'or et laisse entrevoir une réussite pour les années à venir. Mais à survaloriser un film

pour le moins inégal – qui peut s'estimer chanceux d'avoir été présenté à Cannes, sous prétexte qu'il importe d'« appuyer la relève » –, on fait fausse route. On nivelle l'appréciation critique en se contentant sinon du pire, du moins d'un travail moyen. La critique des festivals est bien connue : en cinéma, il existe trop de manifestations festivières, ce qui dilue la qualité des œuvres et occulte les grands films. Les récompenses sont devenues si nombreuses et si inclusives qu'elles valent davantage comme tremplins publicitaires que comme gages de qualité. Il serait assez réducteur d'endosser sans plus de nuance ce discours sur les festivals. Non pas qu'on doive nier que certaines manifestations artistiques sont de moindre qualité que d'autres, mais les festivals demeurent une plateforme de premier plan pour faire connaître de nouvelles œuvres, conforter les cinéastes établis et passer au crible le cinéma actuel.

Le réflexe par lequel de plus en plus de critiques favorisent la production émergente s'explique en partie par l'influence de l'École de Francfort (Adorno, Horkheimer, Benjamin...). Thomas De Koninck le formule ainsi : « Le cinéma, art universel, contemporain, populaire, offre lui aussi de magnifiques contre-exemples qui devraient inspirer davantage les médias. On l'a beaucoup critiqué, non sans raison, dans l'École de Francfort en particulier, comme faisant partie de la culture de masse, objet des manipulations des industries culturelles » (*Philosophie de l'éducation. Essai sur le devenir humain*. Paris, PUF, 2004, p. 64). Comme le note encore De Koninck, tous les types de cinémas sont capables de plus ou moins de bonnes choses selon leur capacité à développer les potentialités du médium filmique, de sorte que la production émergente est elle-même capable de poncifs, de lieux communs et de faux pas qu'on ne saurait aborder avec trop de charité.

■ **Origine :** États-Unis / France – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 30 – **Réal. :** Jeremy Saulnier – **Scén. :** Jeremy Saulnier – **Images :** Jeremy Saulnier – **Mont. :** Julia Bloch – **Mus. :** Brooke Blair, Will Blair – **Son :** Cory Melious – **Dir. art. :** Kaet McAnneny – **Cost. :** Brooke Bennett – **Int. :** Macon Blair (Dwight), Devin Ratray (Ben Gaffney), Amy Hargreaves (Sam), Kevin Kolack (Teddy Cleland), Eve Plumb (Kris Cleland), David W. Thompson (William), Brent Wertzner (Carl Cleland), Stacy Rock (Hope Cleland), Sidné Anderson (Officier Eddy) – **Prod. :** Richard Peete, Vincent Savino, Anish Savjani – **Dist. / Contact :** Séville.